

Comment rendre visible l'invisible ? La pensée, en tant qu'activité de l'esprit, est un concept polysémique étudié et investi notamment par la philosophie (Cassirer 1972, Wittgenstein 1921), la psychologie (Blanc-Garin 1974, Arnheim 1976), la linguistique (Fortis 1994, Guillaume 1973) ou encore les sciences cognitives (Kosslyn 1990). Tous les penseurs, au moins depuis Platon, se sont penchés sur les problèmes de l'esprit pour comprendre quel est son lien avec le corps et le rôle des sens et de la perception dans la conscience. « Je pense donc je suis » énoncé par Descartes annonce l'avènement l'existence du sujet par la pensée rationnelle et accorde aux sens un rôle de survie et de préservation du corps. L'héritage laissé par des siècles de recherches et de quêtes sur la conscience et la connaissance est intéressant pour introduire notre propos : si autant de conceptions existent pour définir ce qu'est la pensée, qu'en est-il de l'éventualité qu'une forme de « pensée visuelle » existe ? Un grand nombre d'études ont concentré leurs analyses sur la perception, le fonctionnement de la vision dans notre rapport au monde et les capacités perceptives dans l'élaboration du savoir. Si l'existence de la pensée et d'un sujet pensant semble largement attestée, il n'en demeure pas moins qu'un mode de pensée dépendant d'une capacité sensorielle (en ce qui nous concerne ici, la vue) reste problématique et confus. Si nous pouvons, tout comme Guitteny (2006), déplorer le fait que toutes les études sur la perception visuelle se sont pas ou peu intéressées à la langue des signes, aux Sourds¹ ou encore à l'interprétation, notre propos s'attardera sur la place de la pensée visuelle pour une langue signée et son évidente implication dans l'interprétation.

Érigée en postulat avéré dans une grande partie de la littérature (française), dans les manuels d'enseignement, dans les discours des professeurs de langue des signes française (LSF) et des interprètes français/LSF, il convient de revenir sur ce concept qui semble être familier aux professionnels du domaine en question. De prime abord, il semble aisément compréhensible par la simple idée préconçue que les choses du monde sont vues de la même façon par tous. Nous pouvons rapidement nous apercevoir du contraire puisque la pensée visuelle se confond avec d'autres termes comme « image mentale », « représentation imagée », « visualisation ».

« Ceci n'est pas un éléphant » pourrait-on écrire sous le dessin de Claire Garguier en se référant à l'œuvre de René Magritte *La trahison des images* où une pipe, peinte avec le plus grand réalisme, ne sera jamais une vraie pipe et restera toujours l'image d'une pipe. Le dessin représente le signe lexical [ELEPHANT] en LSF tel que l'on pourrait le trouver dans un manuel ou un dictionnaire où le visage du signeur a été remplacé par une tête d'éléphant. Cette création artistique illustre bien le sujet que nous tentons de présenter ici : il est courant d'admettre, par sa grande

¹ Le terme est employé avec une majuscule pour désigner les locuteurs de cette communauté.

ressemblance avec les éléments du réel, que la langue des signes est une copie des éléments perçus dans le monde ou encore qu'elle a recours parfois à des imitations (Compagnys 2003, Guitteny 2006, Sero-Guillaume 2008). Cependant, un signe, compris comme élément linguistique faisant partie du système de la langue, est une construction abstraite. Cette proximité donne à penser que les Sourds connaissent une redistribution sensorielle naturelle due à l'absence d'un des cinq sens. Il semble aller de soi qu'un procédé de compensation de l'audition par la vue se met en place. L'idée sous-jacente est donc que les Sourds sont « visuels » dans leur mode d'être au monde (s'il est admis que les cinq sens déterminent la façon dont nous nous comprenons dans le monde) et que ce mode de pensée visuelle naturel d'abord physiologique, porté par l'utilisation de l'« iconicité », est à l'origine de l'émergence d'une culture sourde (Guitteny 2006). Le terme de « culture » est beaucoup trop vaste pour être traité ici. Toutefois, il est assez complexe d'affirmer sans nuance que les Sourds sont des penseurs visuels par l'analyse de la langue des signes qui est une modalité de communication visuelle.

Un enjeu de taille se profile donc pour un interprète qui ne traduit pas des mots mais du sens (quelles que soient les langues en présence, vocale ou signée) car il doit s'approprier ce mode de pensée pour pouvoir le transposer dans une autre langue. La réflexion autour de ce mémoire s'inspire des conseils donnés par les tuteurs de stage aux étudiants interprètes au sein de la formation d'interprète français/LSF (désormais ILS) dispensée par l'Université de Lille. Parmi ces conseils, celui d'utiliser la pensée visuelle est récurrent pour faciliter et améliorer la traduction². Par pensée visuelle il faut comprendre : utiliser des images mentales, des représentations mentales suggérées par le discours du locuteur s'exprimant en français pour le réintroduire par la suite dans le discours final en LSF. La compréhension du sens du discours par l'association à des images mentales se nomme la déverbalisation que nous aborderons un peu plus tard dans l'analyse. Préalablement cette recherche, nous formulons donc une hypothèse de travail pour nous guider : le recours à la représentation visuelle du discours est primordial dans le processus d'interprétation du français vers la LSF.

Notre travail est donc de problématiser la notion de « pensée visuelle » qui semble aller de soi dans le domaine de la recherche en interprétariat français/LSF pour comprendre dans quelle mesure le fait de dissiper ce flou conceptuel peut être utile à la pratique interprétative et dans quelle mesure l'ILS peut l'employer.

Trois questions principales seront les balises qui vont orienter cette étude :

- Un moyen de communication visuel implique-t-il nécessairement un mode de pensée

² Pour un confort de lecture et d'analyse optimal, le terme « traduction » sera employé pour désigner l'acte consistant à traduire d'une langue à l'autre, indépendamment de son support (oral ou écrit).

visuel ?

- Les représentations visuelles sont-elles le propre des locuteurs d'une langue signée ?
- Une interprétation plus « visuelle » est-elle de meilleure qualité ?

Il s'agit dans un premier temps de présenter dans la littérature ce qui fait état de l'existence d'une pensée visuelle dans différents champs et surtout de comprendre quelles définitions sont données à ce terme. Puis dans un second chapitre, nous reviendrons sur la pensée visuelle telle qu'elle est investie par le champ des études sur les langues signées. Le troisième chapitre attirera l'attention sur l'idée que la pensée visuelle relève davantage d'un questionnement sur les connaissances et la philosophie de l'esprit que sur le système linguistique en lui-même et que la finalité du travail de l'ILS est la communication. Enfin, nous verrons quelles sont les conséquences sur la pratique du métier d'interprète à des niveaux d'analyse différents.

1. LA PENSÉE VISUELLE, UN AUTRE RAPPORT AU MONDE

Donner une définition exhaustive de la pensée est presque impossible tant sa conception dépend du prisme à travers lequel elle est regardée. Nous pouvons cependant citer Hansen-Løve (2000 : 336) qui donne une définition globale avec un regard philosophique non négligeable à une première approche du concept :

« [la pensée est l'] ensemble des phénomènes produits par l'action de l'esprit employé dans un sens plus ou moins large, ce terme renvoie tantôt à toutes les manifestations de la conscience, quelle que soit leur nature (idées, sentiments, volontés...), tantôt aux seuls phénomènes de connaissance, par opposition aux sentiments et aux volontés en particulier »

« [...] comme moyen de se former des représentations de ce qui est en dehors de l'esprit, elle se distingue du monde extérieur. On notera que le même terme désigne la faculté dans son ensemble (la pensée) ou un élément ou produit de cette faculté (une pensée). »

Au sein même de cette définition, nous remarquons que la pensée présuppose et met en scène deux entités différentes : (i) l'individu dans le sens où, par une activité de l'esprit, il « pense » à certaines choses du monde, il émet un jugement sur ce qui l'entoure, et (ii) la collectivité comprenant la pensée comme un phénomène partagé par plusieurs individus, comme on peut le voir employé dans des formulations telles que « la pensée marxiste » ou encore « la pensée médiévale ». Cette distinction est intéressante pour notre propos qui est de savoir si la pensée est consubstantielle à la langue (diffusée à l'ensemble d'une collectivité) ou à l'individu. De cette interrogation en découle une autre, difficile à appréhender : peut-on par une étude sur le système linguistique dégager des conclusions sur la façon de penser d'une communauté linguistique ? Dit autrement, est-ce que

l'analyse de la modalité visio-gestuelle de la langue des signes peut nous faire dire que les Sourds pensent en images ?

1.1. Objectifs généraux

Pour bien commencer cette étude, arrêtons-nous un instant sur les modalités écartées de ce mémoire afin de nous concentrer sur un objet précis. Tout d'abord, ce mémoire est une mise en relief du terme de « pensée visuelle » soumis ici à une clarification conceptuelle. Nous nous efforcerons donc de répondre autant que possible aux questions qui vont naître. Ensuite, étant donné que nous œuvrons à construire une base solide suite aux problématiques soulevées, ce qui va suivre n'est pas une analyse de faits récoltés sur le terrain. Notre premier objectif, en lien avec les questions présentées en introduction, est d'étendre notre connaissance sur l'importance de l'utilisation d'une pensée visuelle pour l'interprétation français/LSF sans qu'il ne soit question ici d'étayer cette réflexion par une analyse de corpus. Ce mémoire se focalisera sur l'interprétation du français vers la LSF.

Acquérir une seconde langue parfaitement est un processus complexe et un travail de longue haleine pour assimiler toutes les subtilités, les finesses et le mode de pensée de la langue en question. Un premier obstacle se dresse : il est souvent plus difficile de traduire vers la langue acquise que de traduire vers sa langue maternelle. Un interprète en langues vocales³ travaille, en générale, depuis sa deuxième langue vers sa langue maternelle. L'ILS, quant à lui, traduit majoritairement du français vers la langue des signes, principalement en raison de son statut de langue minoritaire qui fait face à des difficultés de reconnaissance. Cependant, très peu d'ILS ont la LSF comme langue maternelle. Penser dans une langue étrangère est donc un acte délicat et complexe. Cependant, il est essentiel pour l'interprète, quelle que soit la modalité, vocale ou signée, des langues en présence. Le présupposé, comme nous l'avons déjà un peu présenté en introduction, est que les Sourds, plus précisément les signeurs, sont visuels. Néanmoins, comment peut-on en être sûr si tant est qu'il soit possible d'accéder à la matérialité de la pensée ? D'où la question posée au début de l'introduction. Et si c'est une certitude, comment peut-on l'acquérir ? Cette affirmation donnée sans trop d'explications dans les cours de langue des signes nous laisse perplexe. Ne faut-il pas définir ce qu'est la pensée visuelle avant d'affirmer un mode d'être dont les conséquences portent sur tout l'apprentissage, les représentations autour de cette langue par rapport aux autres langues et engagent des enjeux en termes de qualité d'interprétation ? Ces premières interrogations démontrent bien un glissement dans la réflexion : si le mode de pensée est consubstantiel à la

³ Le terme de langue « vocale » s'oppose à celui de langue « signée ». Le terme de langue « orale » ne sera pas employé puisqu'il s'oppose à celui de langue « écrite ».

langue alors cela relève d'une thématique liée à l'acquisition et non liée à l'existence de cette pensée (qui se situe plus au niveau de l'individu). Le premier et le deuxième chapitre développeront ce deuxième objectif, plutôt dense à comprendre à ce stade de l'analyse.

En filigrane, se dessine la question de l'influence du langage sur la pensée. Avant tout il est nécessaire de comprendre que l'utilisation du langage vise plusieurs objectifs dont un qui nous intéresse plus particulièrement ici : la communication. Dans la mesure où l'ILS intervient pour des problèmes de langues (les personnes en présence ne parlent pas la même langue quel que soit la modalité), le cœur de son métier est guidé par des questions de communication et d'interaction entre les individus. La définition de la communication qui sous-tend notre raisonnement est tirée de Degueudre (2002 : 60) :

« La communication peut donc être décrite comme étant un processus de reconnaissance par inférence des intentions de la personne qui communique. »

Ainsi, notre propos pourrait basculer vers la question de l'utilisation des moyens de communication visuels plutôt que de vouloir à tout prix utiliser cette forme de pensée que peu de personnes arrivent à expliquer clairement.

Enfin, nous mettrons une attention particulière à définir le concept d'image et de représentation, un moment important pour ne pas tomber dans le piège d'admettre l'existence d'une pensée visuelle en LSF parce que la langue des signes est perçue visuellement. En effet, lorsqu'en langue des signes, nous produisons le signe lexical [TABLE] ou [ELEPHANT], l'animal ou l'objet n'est pas réellement devant nous. Percevoir un objet du monde et percevoir un signe (comme faisant référence à autre chose que lui-même) sont deux opérations cognitives de valeur différentes. Dans le vocabulaire des tuteurs interprètes, « pensée visuelle » s'utilise davantage pour encourager l'étudiant interprète à utiliser les transferts/prise de rôle⁴ afin de devenir pleinement le locuteur qui s'exprime. Ce détour par les mots nous servira de tremplin pour tester la pertinence et/ou l'obligation de l'utilisation des représentations mentales dans le processus interprétatif.

1.2. Penseur visuel versus penseur verbal

Les écrits sur l'autisme attestent d'une forme de pensée visuelle opposée à une pensée verbale. Grandin (2009), elle-même autiste, témoigne de l'utilisation de la pensée visuelle dans sa vie de tous les jours où les mots sont des images dans son esprit :

« I think in pictures. Words are like a second language to me. I translate both spoken and written words

⁴ Une nuance doit être apportée quant à l'utilisation de ces deux termes car ils ne renvoient pas exactement à la même notion. Cf. § 2.2.

into full-color movies, complete with sound, which run like VCR tape in my head. When somebody speaks to me, his words are instantly translated into pictures. Language-based thinkers often find this phenomenon difficult to understand but in my job as an equipment designer for livestock industry, visual thinking is a tremendous advantage. »

Si le fait de penser avec des images fait l'objet ici d'une clarification conceptuelle, penser avec des mots n'est pas moins complexe pour autant. Selon cette définition, la pensée s'organise soit avec des mots, soit avec des images. Cependant, il semblerait que tout ne soit pas aussi tranché. Les mots de la langue peuvent être appréhendés de différentes manières : soit les mots forment des images dans l'esprit de celui qui parle/entend un discours et par la suite ces images se combinent entre elles, soit ils restent sous la même forme qu'ils ont été entendus, comme une trace ou encore sous forme de lettres qui se succèdent (pour les langues ayant un système d'écriture). D'où la dichotomie introduite déjà dans le titre de ce paragraphe entre penseur visuel et penseur verbal⁵. Pour aller un peu plus loin, Donville (2010) explique que la pensée verbale est conceptuelle et consiste en un jugement de la part du sujet sur le monde perçu ; la pensée visuelle donne une vision du monde par le biais d'un sujet qui ne le juge pas mais constate ce qui s'y trouve. En s'appuyant sur Arnheim (1976), elle développe l'idée que la pensée verbale permet l'abstraction induite par la généralisation alors que la pensée visuelle ne généralise pas. Pour illustrer cet argument, si en me promenant dans la rue, je rencontre un chien et que par la suite je souhaite rapporter cette expérience, je vais pouvoir le faire en utilisant les mots disponibles dans la langue et avoir une image en tête de l'expérience que j'aurais vécue. Mais si je suis dans une conversation qui traite de l'abandon des chiens au moment de la période estivale, je ne vais pas obligatoirement avoir dans la tête l'image particulière du chien que j'aurais croisé quelques jours plus tôt. J'aurais certainement une image de chien à l'esprit mais celle-ci sera générique, peu importe la race du chien, sa grandeur, sa couleur, etc. Au contraire, pour Grandin (1997 : 29) « le concept de chien est inextricablement lié à chacun des chiens qu'[elle a] connus dans [sa] vie » et de même « [elle] n'a pas d'image générique de danois ». L'image mentale qui viendra à son esprit lorsqu'elle parlera ou pensera à un chien danois résultera du passage en revue de tous les chiens danois qu'elle aura rencontrés. Les souvenirs ont donc un très fort impact dans la conceptualisation du monde. Par opposition à la généralisation définit dans le *Trésor de la Langue Française informatisé* comme une « opération mentale qui consiste à former des idées générales en intégrant sous le même concept les caractères communs à

5 Il serait très intéressant de creuser la notion de pensée en fonction du couple d'opposition oral/écrit. Sa pertinence s'étendrait à une étude socio-culturelle et anthropologique de la communauté sourde dont la langue ne possède pas de système d'écriture. De plus, notons que le terme de pensée verbale n'est pas plus explicite que celui de pensée visuelle. Il est restrictif envers ceux qui n'ont pas encore accès à une langue comme les nourrissons. Que signifie penser avec des mots pour des langues avec écriture, sans écriture ou lorsque nous avons pas encore de langue ? Cette distinction nous ouvre les portes des limites sur la conception des interactions entre pensée et langage.

plusieurs objets singuliers », les penseurs visuels fonctionnent par association. Les processus cognitifs mis en place pour traiter l'information ne sont pas les mêmes, les données doivent être perçues individuellement et de manière singulière avant de pouvoir atteindre une idée générale. Cependant, le penseur visuel a accès à l'abstraction car, comme le mentionne Grandin (1997), si cela est plus difficile, un moyen de comprendre des termes comme *paix* ou *honnêteté* est de les associer à des images concrètes si bien « [qu']une image visuelle ou un mot est relié à une expérience »⁶. Ainsi, l'honnêteté est représentée pour Grandin (1997) par une femme qui a rendu son porte monnaie - avec tout l'argent qu'il contenait à la personne qui l'avait perdu. De ce point de vue-là, il est très difficile de sortir d'une forme d'intériorité très personnelle et subjective car les mots sont d'emblée dénués de sens. Pour qu'ils prennent sens, ils doivent être reliés à une situation concrète symbolisée par une image mentale finale emmagasinée dans la mémoire.

Tout comme l'écrit Donville (2010), la pensée visuelle suit les règles d'une logique associative et même un penseur visuel non autiste a besoin pour se représenter l'idée de froid de « voir dans sa tête une glace ». Un point important doit être soulevé ici : autiste ou non, la capacité à se représenter une idée, un concept semble être inhérente à la réflexion humaine. Nous développerons ce point par la suite dans notre démarche pour comprendre si les Sourds sont davantage soumis aux représentations visuelles. Son explication se poursuit comme ceci :

« La pensée visuelle est une pensée non lin[é]aire et contrairement aux penseurs linguistiques ou verbaux, les penseurs visuels arrivent de façon intuitive à une conclusion. Les penseurs visuels ne raisonnent pas par le langage, mais en manipulant des symboles logico-graphiques, ils ont une logique hautement associative contrairement aux penseurs verbaux qui ont une logique déductive et linéaire. »

Nous comprenons l'emploi du terme « logique linéaire » comme découlant de la représentation graphique des mots sur le papier, ou plus largement (car les langues avec un code écrit sont très minoritaires au vu du nombre de langues parlées dans le monde⁷) de la vision linéaire de l'action à effectuer (mettre des mots les uns à la suite des autres selon une syntaxe linéaire) pour produire des phrases en langue vocale. Ici est affirmé le fait que le penseur visuel ne raisonne pas, ne pense pas avec les mots du langage. Cependant Grandin (1997 : 27) avance l'idée que le penseur visuel « conserve une image visuelle de tout ce qu'il a entendu ou vu ». Il y a donc un input, un stimulus préalable pour construire la pensée visuelle qui « traduit » les mots en images. Nous pouvons donc nous demander jusqu'à quel point les mots de la langue peuvent s'effacer pour laisser

6 Grandin (1997 : 40).

7 Cf. WALS online. Devant la difficulté de trouver des sources chiffrées pour illustrer notre idée, nous nous appuyons sur une comparaison des chapitres accordés à la phonologie du World Atlas of Languages Structures à l'unique chapitre rédigé par Comrie (2013) sur les systèmes d'écriture. Lewis (éds.) (2016) nous donne un ordre d'idée : « The exact number of unwritten languages is hard to determine. Ethnologue (19th edition) has data to indicate that of the currently listed 7,097 living languages, 3,748 have a developed writing system. ».

place à des images uniquement.

Jusqu'à présent, nous avons abordé comment se construisait, de l'intérieur, dans l'esprit des personnes autistes, une image mentale selon une logique associative des éléments perçus physiquement dans un temps donné. Nous n'allons pas développer davantage sur les conséquences démontrées par Donville (2010) de la pensée visuelle sur le rapport à l'environnement, le comportement en société, la gestion des émotions qui ont trait à la compréhension de l'autisme en général. Nous allons poursuivre l'analyse en dégagant les conséquences possibles des affirmations énoncées précédemment sur la langue des signes et le mode de pensée des Sourds.

La première conséquence porte sur l'affirmation que la pensée visuelle s'affranchit de la langue pour fonctionner et que la collection d'images en tout genre peut, par la suite, donner lieu à une création atypique et révolutionnaire. Albert Einstein est souvent cité comme étant un penseur visuel (Grandin 1997, Sacks 1996) mais il n'était pas le seul. Nikola Tesla était un penseur visuel qui, avant de créer une turbine électrique, passait par une construction mentale de l'objet⁸. Il semble donc que les mots de la langue soient vains lorsqu'il s'agit d'expliquer ou de concevoir un objet et que c'est par la représentation mentale qu'il est possible d'y accéder. Affirmer qu'il est possible de penser sans les mots de la langue comporte un risque pour la reconnaissance de la langue des signes en tant que langue à part entière. Selon les termes des définitions données plus haut, le risque est que la LSF retombe dans la controverse du Congrès de Milan⁹ et retrouve son statut historique à savoir qu'elle n'est pas une « vraie » langue. En effet, David Buxton¹⁰, délégué anglais présent au congrès écrit :

« Les signes ne sont pas un langage bien que quelquefois on leur donne ce nom. Ils ne sont qu'un substitut de langage et un mauvais substitut. [...] Ils n'ouvrent pas la porte qui nous introduit au monde du langage écrit et parlé ; ils ferment la porte à clé de l'intérieur : et la pauvre petite intelligence muette est retenue captive pour la vie dans les limites de son petit monde intellectuel »

Outre la possibilité du développement intellectuel des Sourds nié et bafoué lors de ce Congrès, comment soutenir linguistiquement l'idée que la LSF est une langue qui fonctionne avec des images ? La présentation de la distinction entre pensée visuelle et pensée verbale n'a pas pris en compte le caractère interactif du langage. Si dans la pensée visuelle les mots deviennent des images et prennent tout leur sens par ce biais, qu'en est-il de la communication de ces images avec les autres ? Nous l'avons remarqué, la logique associative est tout entière marquée par la subjectivité de celui qui ressent les objets qui l'entourent (*objet* est ici employé dans un sens très large) et les images qui se forment entrent dans un référentiel non partagé avec une communauté. Ce n'est pas le

8 Cf. Grandin (2009) pour la version anglaise et (1997) pour la version française.

9 Cf. Encrevé (2008).

10 Acte du Congrès de Milan (1881 : 247-248) cité par Bobin (2012).

cas de la LSF dont les signes de la langue ont fait l'objet d'une convention. Dans le référentiel commun de la LSF, le signe [ELEPHANT] est une convention arbitraire de reconnaissance de la trompe comme étant le trait saillant pour désigner linguistiquement cet animal. Il pourra susciter, lors de son emploi, une image particulière ou une image générique. Le positionnement premier que nous avons tenu au début de ce paragraphe exclut donc la LSF du statut de langue, au même titre que les langues vocales d'ailleurs.

Le deuxième écueil pour la LSF est l'incapacité à généraliser admise dans la pensée visuelle. Si une forme de pensée visuelle est admise pour les locuteurs de la LSF, cela implique, selon les termes, pour la langue une incapacité à s'extirper des conditions singulières du vécu pour arriver à une idée générale d'un objet. Si le penseur visuel n'arrive pas à contextualiser un événement c'est-à-dire à le mettre en lien avec tous les autres événements vécus (Donville 2010), il ne serait alors pas possible de tout dire en LSF. Cela impliquerait aussi, à un niveau syntaxique, que le système linguistique ne serait pas en mesure d'avoir des catégories comme « légumes », « bijoux » ou encore « produits laitiers » mais nous y reviendrons dans le deuxième chapitre. Avoir ces deux conséquences principales à l'esprit permet de remettre en question cette mise en avant automatique du fonctionnement de la langue en images.

Pour terminer le développement de cette idée, appuyons nous sur une différence majeure, implicite depuis le début de notre analyse et qui sera développée au fur et à mesure : il est nécessaire de différencier les images mentales/représentations subjectives qu'un individu se crée selon son vécu, son ressenti personnel et les images mentales/représentations suggérées à l'esprit de celui qui entend/voit ou produit un discours. En gardant cette distinction, sous le regard de la psychologie cognitive, nous pouvons citer Kosslyn et al. (1990 : 83 -84) qui propose une autre définition de la pensée visuelle :

« Visual mental imagery is "seeing" in the absence of the appropriate immediate sensory input [...] imagery appears to depend on mechanisms located in various parts of the brain and the combination of mechanisms that will be recruited depends on the task. [...] A "mental representation" is a description at the functional level of how the brain stores informations. »

Kosslyn et al. (1990) s'intéressent plus particulièrement au fonctionnement cognitif de la représentation visuelle. Cette capacité du cerveau à construire des images mentales est décrite dans son chapitre comme un processus permettant notamment d'intérioriser les informations, décrire des objets, d'anticiper les effets d'une action, d'appréhender les relations spatiales. En fonction des besoins, différentes représentations seront activées. L'implication de cette capacité d'images mentales dans le langage n'est pas démontrée par cet auteur. Il signale même qu'elle se tisse chez tous les individus à des degrés différents : « Imagery is not all or none »¹¹. Il ne semble pas y avoir

¹¹ Kosslyn (1990 : 83).

de frontière infranchissable avec la capacité langagière ni une propension visuelle chez un public en particulier. La frontière entre le visuel et le verbal est par conséquent plus ténue et plus mobile qu'on pourrait le penser de prime abord. De plus, un mode de pensée n'exclut pas l'autre, les deux peuvent fonctionner ensemble.

1.3. La pensée visuelle en psychologie

La problématique de savoir ce qu'est la pensée visuelle a été investie notamment dans le champ de la psychologie. Pour avoir une vision globale des propriétés attribuées à cette faculté, il convient de présenter les aspects les plus manifestes pour étayer ce mémoire.

Dans ce domaine, une place importante est accordée à la perception. Si cela était plus ou moins sous-entendu dans le paragraphe précédent, il est clair qu'une forte ressemblance est présente entre les éléments « vus » dans le monde par l'action de la lumière sur les objets et les représentations mentales que nous construisons par la perception. La lumière est filtrée par la pupille et l'objet vu forme une image sur la rétine qui se transmettra par un signal électrique jusqu'au cerveau qui analysera ce qu'il y a vu¹². Cependant, savoir comment l'œil voit les objets du monde ne nous indique pas comment s'élabore une pensée visuelle. Ainsi, Arnheim (1999 : 23) caractérise la pensée de la manière suivante :

« La pensée [...] consiste en opérations intellectuelles qui s'effectuent sur le matériau cognitif. Ce matériau devient non perceptif à partir du moment où la pensée a transformé les percepts bruts en concepts. »

Il ajoute que la perception sensorielle et la pensée rationnelle sont devenues des entités antagonistes pour les besoins de l'analyse théorique. La perception et la pensée ne sont pas, par nature, différentes et voir un objet réellement ou fermer les yeux et « penser » à cet objet relève de la pensée. Pour ce psychologue, toute perception est pensée et toute pensée est perception¹³. Cependant, nous ne sommes pas submergés constamment par ce que nous voyons dans le monde car la perception par la vue est active et sélective. Pour des raisons biologiques de survie d'abord : « The organism, to whose needs vision is geared, is naturally more interested in changes than in immobility » (Arnheim 1969 : 20) ; ensuite pour façonner des concepts en percevant d'abord et avant tout la forme des objets :

« La formation des concepts commence avec la perception de la forme [...] Percevoir la forme consiste à appréhender les caractéristiques structurales que contient le matériau-stimulus ou qui lui sont conférées ».

L'auteur prend l'exemple d'un visiteur de zoo qui voit un éléphant dans une cage. En le

12 Cf. La vidéo Kezako – Comment l'œil voit-il ?

13 Arnheim (1969 :14) : « Visual perception is visual thinking ».

voyant, le visiteur compare les traits de l'animal avec le « concept visuel » qu'il a acquis pour comprendre ce qu'il est en train de regarder. C'est donc par la perception des propriétés spécifiques à l'éléphant que nous construisons une image pour former par la suite le concept d'éléphant :

« [...] the nature of the percept derived from the physical object, emphasizing in particular that is not a mechanical recording but the active grasping of structural features » (Arnheim 1969 : 97).

L'implication de la mémoire, tout comme le souligne l'auteur, semble être la faculté à laquelle le visiteur fait appel plus qu'à la perception active en elle-même. Le rôle de la mémoire sera développé un peu plus loin dans l'analyse. L'auteur reprend également la distinction entre général et particulier que nous avons avancée au paragraphe précédent. Il annonce une idée communément admise à savoir, « [t]hinking is necessarily concerned with generalities », et que dans la tradition, la place de l'image a toujours été controversée, constituant un obstacle à la généralisation des idées (voir également Guitteny 2004). Le passé des Sourds (comme étant des individus sans langue) retrace également cette incapacité à accéder à la pensée abstraite¹⁴. Il semble donc qu'utiliser le terme de « pensée visuelle » sans s'interroger sur ce que signifie la pensée nous amène à retomber dans les considérations du passé et s'avère limité pour comprendre le rôle de la représentation mentale pour les individus et son incidence sur la langue en elle-même. Nous remarquons qu'à chaque nouvelle définition possible de ce qu'est la pensée visuelle, le concept d'image et de représentation surgissent. Envisagée dans la définition donnée au début de ce chapitre comme un « moyen de se former des représentations de ce qui est en dehors de l'esprit » (Hansen-Løve 2000), la pensée confère à l'individu une intériorité complexe et singulière, symbole de son humanité. Ceci nous amène alors progressivement à laisser de côté le terme « pensée visuelle » par son caractère lourd de sous-entendus et d'obstacles théoriques à franchir.

1.4. Quelle pensée pour quel(s) sens ?

La vue est l'un des sens particulièrement mis en avant dans cette étude. La place accordée à la perception sensible au cours des siècles s'est beaucoup transformée (Gélard et Sirost 2010 ; Guitteny 2004 ; Howes 2010) : tantôt décriée (les sens sont trompeurs), tantôt hiérarchisée en catégorie (le son est perçu par l'ouïe, les images par la vue, les saveurs par le goût, etc.) ou en préférence (l'ouïe permet l'élévation de l'âme, l'accès à l'intelligence, la vue et le toucher symbolisent les plaisirs du corps et sont bannis par le christianisme) ou encore porteuse de messages du monde qui nous entoure. Cette topographie des sens et l'idée de hiérarchie héritée des aspects sociaux-culturels du passé se retrouvent ici pour sonder la nature du concept de pensée visuelle. La vue est considérée comme le sens primordial par lequel les Sourds pensent. Mais pense-

¹⁴ Cf. Bobin (2012 : 47).

t-on par « un sens » ? Ainsi, nous supposons que les Sourds utilisent davantage la vue que ceux qui entendent ce qui aurait des conséquences sur le mode d'être et l'organisation cérébrale. Dans la mesure où nous admettons que c'est par nos perceptions sensorielles que nous construisons notre rapport au monde, le traitement de l'information semble s'effectuer par l'entremise d'un organe, le cerveau :

« Le corps s'approprié donc les informations de ses sens pour les traiter par le moyen du cerveau, le cerveau est moins le centre que le passage obligé de la cognition. » (Andrieu 2002 : 9)

Il est courant, pour des besoins théoriques, de vouloir séparer les objets d'études, de sérier les éléments dans le but de fournir une analyse précise. De cette manière, les études scientifiques sur le cerveau démontrent bien les régions activées lors d'une activité particulière ou même les zones réservées à tel type de tâche. Ainsi, si tant est que la pensée puisse être localisée dans un organe physique particulier, la tradition veut que le cerveau soit le siège de la faculté de penser. Il y aurait donc une matérialité de la pensée localisée dans le cerveau qui est constitué de quatre zones : le lobe frontal est responsable des émotions, du raisonnement, du mouvement ; le lobe temporal se charge de l'audition et de la mémoire ; le lobe pariétal s'occupe de la compréhension du langage, de la douleur et des sens comme le toucher ou le goût ; et enfin le lobe occipital intervient dans le champ de la vision pour la reconnaissance des couleurs par exemple (Corbeil 2012). De plus, l'asymétrie traditionnelle entre l'hémisphère droit responsable des images et de leur transformation et de l'espace et l'hémisphère gauche chargé du langage (Bruyer 1986, Kosslyn 1990) finit de parfaire cette dichotomie entre « pensée-images » et « pensée-mots ». Grandin (2009) mentionne des études sur l'observation du flux sanguin lors d'une activité de visualisation (la personne devait s'imaginer en train de se promener dans son quartier). Il ressort que le flux sanguin est beaucoup plus important dans le cortex visuel ce qui témoigne de l'activité du cerveau. Si des études attestent d'une organisation différente pour le langage et les images, nous ne savons pas pour l'heure si des études ont été menées sur les penseurs visuels et verbaux et si les zones activées sont fondamentalement différentes. Ce que nous pouvons conclure cependant de l'organisation cérébrale sur le statut des langues signées s'établit comme suit : si le fonctionnement de la LSF se fait par une manipulation d'éléments perçus par la vue, des images reproduites par des gestes du corps, alors il semblerait que, physiquement parlant, la LSF ne soit pas une langue de par une impossibilité physiologique. Une langue vocale et une langue signée n'activeraient donc pas les mêmes zones du cerveau :

« In most instances there is no doubt that the left cerebral hemisphere dominates the organization of

spoken languages and that the right hemisphere is mainly concerned with visual-spatial functions.¹⁵».

De manière plus précise, concernant la langue des signes, l'hémisphère droit est impliqué dans la compréhension du discours, la prosodie (Gordon 2004). Toutefois, la neuro-imagerie et les différentes expériences qui ont été menées sur le cerveau des signeurs en ASL (American Sign Language) démontrent que l'organisation grammaticale de la langue n'est pas dans l'hémisphère droit :

« Also it has been found that although much of sign language function is organized in the left cerebral hemisphere [...] the hemisphere organization of grammatical aspects of language seems to be independent of the modality, and to be unaffected by the significant degree of visual-spatial processing used in sign language. [...] there is a high degree of similarity in the neural organization of signed and spoken language within the left hemisphere »¹⁶

Au niveau physiologique, les langues signées sont bien apparentées à des langues comme l'attestent ces recherches sur l'activation des deux hémisphères ou lors des recherches sur les lésions cérébrales. Ce détour succinct par les études sur le cerveau est bénéfique pour plusieurs raisons. La première est de montrer la fragilité de l'imbrication complexe entre pensée/cerveau et langage. La deuxième est que la topographie du corps et plus particulièrement du cerveau pourrait être remise en question en fonction des sens qui sont à l'œuvre dans l'élaboration des connaissances sur le monde. En effet, les recherches sur les langues signées montrent bien que ce qui est perçu visuellement peut très bien être appréhendé par un autre hémisphère que celui dédié à la vue. Et enfin que, la volonté de classer les sens et les parties du cerveau aboutissent à la conclusion qu'un mode de pensée serait associé à un sens en particulier.

La surdité est investie tantôt par la médecine tantôt par les sciences humaines et a été comprise de bien des manières au cours de l'histoire (Bobin 2012). L'idée largement admise (Virole 2009) et répandue dans plusieurs champs d'étude sur les capacités sensorielles (Howes 2010) est celle de la suppléance des sens ou *sensory compensation hypothesis*. L'absence d'un sens (ici l'ouïe) permet de développer un des cinq autres (précisément la vue) et d'acquérir de nouvelles capacités. La compensation d'un sens par un autre aboutit surtout à la conclusion que la perception que nous avons du monde en l'absence d'un sens en particulier change notre rapport au monde et la façon dont les éléments du réel se donnent à nous :

« Il est maintenant certain que des régions attachées spécifiquement à un sens peuvent être « recrutées » ou encore réorganisées par d'autres régions attachées spécifiquement à un autre sens dans le cas d'une privation sensorielle, comme la malvoyance ou la surdité. [...] Le cortex auditif des sourds peut être

15 Gordon (2004 : 147).

16 *Ibid.*

activité par des tâches visuelles. » (Howes 2010:38)

Ces dernières études (Sur 2004 ; Spence et Stein 2004 cités par Howes 2010) remettent en cause l'idée d'un cloisonnement du cerveau en fonction de la perception par les sens. La question qui survient alors est celle du passage d'une remise en cause de cinq modalités distinctes à l'émergence d'une pensée affectée à un sens. Si une région cérébrale est capable de prendre en charge une activité cognitive qui n'est pas de son ressort, la nouvelle conception qui se dessine alors n'est-elle pas plutôt l'émergence d'un esprit multisensoriel plus que d'une pensée dépendante d'un sens ? De plus, en admettant l'existence d'une pensée visuelle, ne pourrait-on pas pousser encore plus la réflexion et admettre l'existence d'une pensée auditive, tactile, gustative, kinesthésique¹⁷ ? Concevoir une pensée qui se déclinerait au gré des sens paraît assez complexe à soutenir. De même, si nous revenons au lien existant entre pensée et langage, cela est problématique pour les langues vocales qui seraient exclues du système de représentations visuelles/mentales du monde par le simple fait que leur modalité est audio-vocale avec un mode de pensée est « auditif ». La dichotomie introduite précédemment est donc remise en cause : le pendant de la pensée visuelle est-il la pensée verbale et réciproquement ? En quoi une faculté perceptive peut-elle être couplée avec un mode de pensée ? L'approche envisagée ici est donc celle où les différentes parties du cerveau ne sont pas indépendantes les unes des autres mais en interaction constante :

« Plusieurs études présentées dans le livre *The Handbook of Multisensory processes* utilisent des techniques modernes de neuro-imageries pour révéler les nombreux sites de processus multisensoriels présents dans le cerveau. Ces sites incluent plusieurs régions cérébrales qui ont été considérées pendant longtemps comme spécifique à une modalité. En plus de démontrer l'interdépendance fonctionnelle des modalités, nombre de ces études pointent leur équivalence fonctionnelle ainsi que leur capacité d'adaptation. » (Howes 2010 : 38)

Bien que Howes (2010) concentre son analyse sur la synesthésie des sens (union d'un ou de plusieurs sens dont la plus connue est la couleur-graphème) et la possibilité que cette synesthésie soit à l'origine du développement d'une culture (« entendre une odeur » est possible dans la langue des Dogons du Mali : « D'après les conceptions dogons, les odeurs et les bruits s'assemblent parce qu'ils ont la même vibration comme origine commune »¹⁸), le point qu'il soulève est intéressant pour notre étude car il interroge le terme de « culture » présenté préalablement en introduction. Dans la mesure où la pensée visuelle est mise en avant comme étant une partie intégrante de la culture sourde (Guitteny 2006 ; Virole 2009 ; Mottez 2006) nous pouvons nous demander s'il est absolument nécessaire de vouloir localiser la pensée ou l'associer à un sens en particulier. Ne

17 Définition du dictionnaire Larousse en ligne : « Qui se rapporte à la perception consciente de la position ou des mouvements des différentes parties du corps ». [consulté le 25/07/2016]

18 Calame-Griaule (1986 : 39-48) cité par Howes (2010 : 41).

pourrait-on pas envisager, à la lumière de ce que l'étude sur la langue des signes et les Sourds peut apporter sur la nature du concept de « pensée », une capacité de représentation visuelle propre à la dynamique de la pensée humaine ?

1.5. La représentation mentale ou le fondement même de la pensée

Ce paragraphe s'inscrit dans la continuité d'une remise en question du terme de « pensée visuelle » comme étant le fondement même de la culture sourde et nécessaire à l'interprétation. Les paragraphes précédents ont tenté de montrer les limites de l'attestation d'une forme de pensée visuelle et surtout les conséquences que cela pouvait engendrer sur le statut de langue difficilement accordé à la LSF au cours des siècles derniers. Si nous avons admis que la pensée était une activité de l'esprit qui vise à comprendre, à connaître et à se projeter dans le monde environnant grâce notamment à la perception, nous pouvons aller encore plus loin et entrevoir la pensée selon une dynamique liée au corps (Andrieu 2002). Ainsi, selon cet auteur, la pensée ne peut pas être localisée dans une partie du corps car c'est un processus qui s'organise autour de ce que le corps perçoit des données sensibles pour ensuite accéder à un niveau d'abstraction :

« Mais la pensée ne peut être directement localisée puisqu'elle est issue d'un processus dynamique. [...] la pensée ne réside pas dans une partie localisable du corps car le corps s'organise lui-même se réfléchit lui-même en produisant son niveau de mentalisation, que nous séparons de manière abstraite en l'instituant comme pensée. » (Andrieu 2002 : 29-31)

Il semble donc que la pensée ne dépende pas d'une capacité sensorielle particulière mais se trouve incarnée dans un corps pensant, dans le sens où l'acte de percevoir est un acte de conscience de soi en train de percevoir et des contenus perçus. La conscience que j'ai de mon action de percevoir le monde grâce à mes sens me donne la possibilité d'abstraire les idées du monde sensible, de sortir de la singularité de mon expérience personnelle pour la partager ensuite grâce au langage. Pour conclure, en tant que processus, la pensée, souvent localisée dans le cerveau, ne peut se confondre avec un sens en particulier. Il est préférable de l'envisager dans sa fonction dynamique et représentative. Essayer de comprendre ce qu'est l'essence même de la pensée est une entreprise délicate tant le processus est différent en fonction des individus, de l'époque, des catégories socio-culturelles.

Pour revenir à notre problématique de la pensée visuelle en LSF, nous pouvons nous appuyer sur le travail de Sero-Guillaume (2008) qui avance l'idée qu'il n'y a pas de « logique visuelle » en LSF. Nous trouvons dans son ouvrage le cœur même de notre démonstration : « La représentation cognitive, qui sous-tend toute activité de langage, n'est pas réductible au canal qu'elle utilise pour s'exprimer » Sero-Guillaume (2008 : 136). Si le terme de « représentation » a été

largement utilisé, il convient d'en distinguer deux types : la représentation construite par l'esprit en dehors de toute situation de communication et la représentation suscitée par le discours. Nous détaillerons cette différence essentielle à la compréhension de notre propos au chapitre trois. Cette citation illustre bien ce que nous avons tenté de démontrer tout au long de ce premier chapitre. La représentation mentale est un haut degré d'abstraction de la pensée, déjà présente dans la première définition que nous avons donnée. Ce degré d'abstraction confère à l'individu un pouvoir de connaissance de toutes les choses du monde. La capacité à créer des images mentales peut être conçue comme le fondement même de la pensée, alors :

« Il n'y a pas de logique auditive pas plus que de logique visuelle [...] parce que la perception n'est pas un simple enregistrement des données du monde extérieur. Elle met en œuvre des constructions représentatives élaborées par le sujet à partir de son interaction avec le monde. » Sero-Guillaume (2008 : 145).

Un des objectifs de ce mémoire est également d'interroger les prédispositions biologiques et les capacités conférées aux individus lors de l'absence d'un des cinq sens. Marschark et al. (2016) le rappelle dans son introduction citant Lane et al. (2011 : 4) :

« there is extensive research evidence showing that fluent ASL signers have heightened perception in the visual periphery, heightened abilities in spatial processing, and enhanced capacity for interpreting rapidly presented visual information. »

L'étude de Marschark et al. (2016) s'attache à démontrer que les Sourds n'ont pas plus de capacités et de prédispositions visuelles dans leur processus d'apprentissage que les entendants et non à interroger l'implication sensorielle dans l'émergence d'une culture. Le consensus autour duquel s'appuient les ILS et les enseignants de LSF semble donc fragmenté entre des prédispositions physiologiques supérieures et le statut de culture.

Devant toutes ces interrogations et ces problématiques, nous semblons arriver à une impasse puisque la « pensée-image » s'oppose à la « pensée-mot » sans possibilité d'un pont pouvant les relier. La différence entre une modalité linguistique visio-gestuelle et une modalité audio-vocale implique alors une différence de pensée. Toutefois, dans la mesure où la langue façonne la pensée, (comprise comme la faculté qui permet d'élaborer des représentations) alors la barrière entre image et mot tombe puisque toutes les langues se représentent le monde¹⁹, c'est une capacité intrinsèque à l'action de percevoir. Si la pensée est embrassée sous la capacité de représentation alors nous pouvons nous dégager de l'obstacle qui nous barrait la route. L'esprit a la capacité de se former des

19 La finalité du langage a été explorée par de nombreux philosophes comme Cassirer, Hegel, Wittgenstein, Locke ou encore Condillac. Il ne s'agit pas ici de s'interroger sur les différentes fonctions attribuées au langage mais d'en admettre une possible, celle de communiquer avec autrui les représentations que nous nous faisons de ce que nous avons vécu, de ce que nous vivons et même de ce que nous nous apprêtons à vivre dans une acception très large du terme « vivre ».

représentations et des images mentales de ce qu'il appréhende par ses sens. Si c'est notre œil qui voit, notre oreille qui entend, notre main qui touche, c'est bien l'esprit qui attribue un sens à toutes ces sensations premières. Ainsi, si nous nous plaçons dans la perspective qu'un mot (verbal ou signé) appelle une image mentale qui le représente, alors la dualité visuelle/verbale s'efface puisque selon Putnam (1990 : 52)

« Ce qui rend plausible que l'esprit (ou le cerveau) pense ou (« calcule ») en utilisant des représentations, c'est le fait que tous les exercices de pensée que nous connaissons utilisent des représentations. [...] Toutes les représentations que nous connaissons ont une association avec leur référent qui est contingente et qui est susceptible de changer selon que la culture ou que le monde change. »

C'est en cela que la façon de penser peut être différente d'une langue vocale à une autre, d'une langue signée à une autre. Étant donné que la construction du sens est « interactive »²⁰, la signification d'un mot pourra être différente en fonction de nombreux paramètres (affectifs, cognitifs, sensoriels, etc.). Nous pouvons donc supposer que les Sourds ont une manière particulière d'être en interaction avec ce qui les entourent. L'association d'un terme à une représentation mentale est le résultat de cette interaction avec l'environnement. Par la suite, cette référence sémantique sera retransmise dans le langage pour la communiquer à autrui, pour dire quelque chose de cette référence construite. Il y a donc deux niveaux de compréhension et deux paliers différents à franchir pour la pensée en tant que représentation du monde : celui de l'individu qui construit ses propres références et celui de la collectivité qui partage les mêmes références par le biais de la langue. Nous pouvons appliquer cela à tous les individus de toutes les langues du monde.

Ce premier chapitre a consisté en une analyse de ce qui était sous-jacent et corrélé à la notion de pensée visuelle. Nous avons pu voir que l'affirmation d'une pensée en images attribuée aux Sourds n'est pas sans conséquence sur la reconnaissance de leur langue mais aussi sur l'image (d'un point de vue sociologique) qu'elle pourrait renvoyer. En guise de conclusion à ce premier chapitre, la distinction entre penseur visuel et penseur verbal nous conduit de toute évidence à une impasse pour notre étude et une difficile mise en pratique dans le processus interprétatif. Il semble également que la définition de pensée visuelle ne soit pas exactement celle à laquelle les tuteurs ILS font référence lorsqu'ils emploient ce terme pour donner plus de corps et de finesse à une interprétation. Pour une plus grande efficacité, nous avons terminé ce chapitre avec l'idée que la pensée est un processus dynamique qui fait de l'immatériel avec du matériel, et que toute pensée, avant même d'être impliquée dans un phénomène de communication, est faite de constructions personnelles et collectives perçues par des organes différents et réinvesties dans un système

20 « [...] la signification est « interactive », c'est-à-dire la manière dont elle ne dépend pas simplement de ce qui est dans notre tête, mais aussi de ce qui est dans notre environnement et la manière dont nous interagissons avec cet environnement. » (Putnam 1990 : 47).